

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
14 » six mois.  
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX

17 novembre 1863.

L'opinion publique, principalement en Prusse et en Autriche, se fait à l'idée du congrès et l'on reconnaît que les sentiments de rivalité et d'égoïsme dont l'Empereur a parlé dans son discours seraient les seuls obstacles à l'adoption des mesures pacifiques et conciliatrices proposées dans le but d'éviter les difficultés réelles de la situation, difficultés que les grandes puissances doivent prévoir en même temps qu'elles devraient s'efforcer de les éviter.

On dément le bruit que l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre se seraient entendues pour faire une réponse identique stipulant l'engagement de fixer à l'avance les points principaux de la discussion. Si cette prétention était admise il faudrait renoncer à l'espoir de réunir le congrès.

Malgré les affirmations des journaux étrangers on en est réduit aux conjectures quant aux décisions que prendront les diverses grandes puissances.

Une correspondance de Londres mentionne la convocation pour aujourd'hui d'un conseil qui doit se tenir à la résidence officielle du premier lord de la Trésorerie, à deux heures et demie. Demain, Sa Majesté tiendra un conseil privé au château de Windsor.

D'après une feuille allemande, le comte de Rechberg aurait déclaré, en séance du comité des finances, que l'Autriche n'est pas contraire aux principes du congrès, mais que l'important est de s'entendre sur l'exécution.

Hier, la conférence de Londres a signé le traité d'annexion des îles Ioniennes à la Grèce, sans tenir compte des protestations du Parlement ionien contre la démolition des fortifications de Corfou.

Des correspondances de Lemberg annoncent que le prince Czartoryski vient de donner sa démission d'agent diplomatique du gouvernement national polonais.

Une correspondance du journal de Londres, l'International, mentionne la brillante

réception qui a été faite à Puebla par la population mexicaine aux archevêques de Mexico et de Michoacan et à l'évêque d'Oaxaca, réception à laquelle est attaché un caractère entièrement favorable à l'intervention.

Une dépêche télégraphique annonce la proclamation à Copenhague, comme roi de Danemark, du prince Christian, sous le nom de Christian IX. J. REBOUX.

Nous empruntons la note suivante au *Mémorial diplomatique* :

« A l'issue du conseil des ministres anglais, qui a eu lieu jeudi 12 courant, le comte Russell a autorisé l'ambassadeur britannique à Paris à déclarer au gouvernement français que la Grande-Bretagne ne demande pas mieux que de s'associer à l'œuvre entreprise par Napoléon III, d'assurer l'ordre européen et de consolider la paix du monde. Mais, pour que les efforts communs soient couronnés de succès, il paraît indispensable aux ministres de la reine Victoria que les deux cabinets de France et d'Angleterre échangent préalablement des explications franches et cordiales, sur le but du programme impérial et sur les moyens d'y atteindre. »

## Pologne.

Plusieurs journaux français reproduisent, d'après le *Czar* de Cracovie, le fait suivant :

« Aux termes d'un ordre du général Leuchine, toute femme qui sort dans les rues de Varsovie, après la chute du jour, doit être munie d'une lanterne, à moins que l'homme qui l'accompagne n'en ait une. »

« Un propriétaire de Varsovie et sa femme rentraient chez eux; l'époux rencontre un de ses amis, et tous deux s'arrêtent un moment sur le trottoir; la femme, après avoir fait quelques pas en avant, est arrêtée par un agent qui l'entraîne au poste parce qu'elle n'avait pas de lanterne. »

« Malgré les réclamations du mari, le commissaire du huitième arrondissement de Varsovie condamne la contrevenante à cinq coups de verges. Elle se déclare enceinte; elle demande à être épargnée. »

« — Donnez-lui dix coups de verges, répond le commissaire. »

« — Puisque vous êtes implacable, dit le mari, laissez-moi subir, à la place de ma femme, la peine corporelle. »

« — C'est votre désir, dit l'exécuteur moscovite : infligez-lui dix coups de verges et quinze coups à sa femme ! »

« Et cet ordre exécrable fut exécuté. De tous les faits atroces rapportés par les journaux polonais et que es feuilles russes, si ces faits sont calomnieux, devraient démentir, nous n'en saons aucun qui ait ce caractère d'ignoble sévérité. Aussi nous associons-nous péniblement à cette protestation de la presse. »

« Il ne s'agit pas ici d'un fait de guerre; on ne se bat pas à Varsovie; il ne s'agit même pas d'un insurge polonais découvert par la police, il s'agit d'une femme grosse qui aurait reçu quinze coups de verges parce qu'elle aurait rache sans lanterne quelques pas en avant de son mari. Si ce fait est faux, et qu'il ne soit pas désavoué par le gouvernement russe, ou si ce fait est vrai, et qu'il ne soit pas puni comme il doit l'être, que la Russie laisse monter le flot de l'indignation universelle à des hauteurs qui menacent de la submerger; que la Russie qui s'expose, plus gravement qu'elle ne parait le croire, à être rayée de la liste européenne des nations civilisées; que la Russie ne s'étonne pas, qu'à la place de ce roi sauveur pousse par quelques-uns : *La Pologne libre dans la Russie libre*, il n'y a plus que ce seul cri vengeur poussé par tous : *La Pologne libre dans l'Europe libre!* »

## Mexique.

On lit dans le *Moniteur* :

« Les nouvelles politiques de Mexico sont calmes et favorables au Gouvernement impérial. Notre correspondant de Puebla nous envoie une série d'articles sur la réception faite dans cette ville aux archevêques de Mexico, de Michoacan et à l'évêque d'Oaxaca, lors de leur passage, le 27 septembre. Il nous montre une réception sous un point de vue polémique d'une haute signification. »

« Celui qui aurait assisté à brillante réception faite aux évêques, abastida, Munguia et Covarrubias, aurait été convaincu des profonds sentiments religieux et monarchiques qui animent la grande majorité de la société mexicaine. La population a voulu donner un menti solennel à ceux qui ont essayé de présenter devant les autres peuples comme indifférente à sa religion, Mlle à son clergé. Elle a voulu courir masse au devant de ses pasteurs, injustement exilés, pour leur témoigner toute l'ardeur qu'elle éprouvait à les voir rentrer dans leur patrie, et flétrir le gouvernement tyrannique qui les avait bannis. »

## Afrique.

La France a reçu des détails nouveaux sur les circonstances qui ont amené le refus fait par le Gouvernement de la Reine de Madagascar de ratifier le traité intervenu entre le roi de Radama et la France.

Dans un *kabar* tenu au palais à la fin du mois d'août, on avait décidé, sur l'insistance de la Reine, qu'on répondrait d'une manière bienveillante à la lettre du commandant Dupré, et qu'on le prierait de consentir à certaines modifications au traité primitif; que, de plus, deux envoyés connus par leur caractère conciliant seraient envoyés auprès de lui avec les pouvoirs suffisants pour entamer de nouvelles négociations.

La lettre en réponse à celle du représentant de la France était prête, les deux envoyés allaient se mettre en route, lorsque le missionnaire anglican Ellis se rendit chez le premier ministre, blâma la décision prise et obtint de ce haut dignitaire qu'un *kabar* ou conseil aurait lieu chez lui, et que la question y serait examinée de nouveau.

Tous les ministres assistèrent à cette réunion, dans laquelle M. Ellis fit décider que l'ultimatum du commandant Dupré serait rejeté purement et simplement, que le traité français serait annulé, mais que la France serait admise ultérieurement, comme les autres puissances, à négocier un second traité sur des bases entièrement nouvelles.

M. Ellis, qui est l'ancien secrétaire de Prichard et l'ennemi acharné des Français, demanda des mesures de proscription contre nos compatriotes, principalement contre les missionnaires catholiques et contre les religieux français, si estimés de la population. Cette proposition ne fut pas accueillie, parce que nos missionnaires ont des amis dans tous les partis, et qu'un des principaux ministres de la Reine a été élevé à l'Ecole professionnelle des pères jésuites. M. Ellis n'insista pas ce jour-là, mais on pense qu'il se propose de renouveler sa demande lorsque le moment lui paraîtra plus favorable.

## DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 16 nov., 11 h. matin.

On mande de Varsovie, que les soldats russes, commandés par leurs officiers, arrêtent dans les rues, pendant le jour, les dames qui portent le moindre signe de deuil; ils pénètrent aussi dans les omni-

bus qui passent pour s'emparer des femmes dont le costume n'est point conforme au règlement publié par le général Low-chine.

Copenhague, 15 novembre.

D'après un bulletin publié à Glüksbourg à 3 heures de l'après-midi, l'état du roi s'est beaucoup aggravé depuis ce matin. Les forces de S. M. se sont beaucoup affaiblies et c'est à peine si elle conserve quelque connaissance.

Plusieurs ministres partent ce soir pour Glüksbourg.

Copenhague, 15 nov., soir.

Le Roi de Danemark est mort aujourd'hui, au château de Glüksbourg, à 3 heures et demie de l'après-midi.

Berlin, 15 novembre.

La *Gazette de Spener* apprend, au sujet des informations données par la *Presse* de Vienne, que la Prusse, sans négociation préalable avec les autres gouvernements, avait fait savoir au cabinet des Tuileries qu'une discussion directe entre les souverains, qui ne serait pas préparée par un examen soigneux et une élaboration approfondie, ne serait pas un moyen de nature à éviter les difficultés. Une entente sur les conditions du congrès entre la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre, n'a pas eu lieu, n'a pas été recherchée. Il n'y a donc pas eu non plus d'entente sur la tenueur de réponses identiques. Aucune des trois puissances n'a même fait sur ce sujet de proposition aux deux autres. La *Gazette de Spener* ajoute que jusqu'ici le roi n'a fait qu'effleurer et de vive voix, avec M. de Talleyrand, les vues de la Prusse au sujet de la proposition de l'Empereur.

Londres, 16 novembre.

Le *Times* considère la mort du roi de Danemark comme un événement d'une grande importance. Si le congrès se réunissait, la question dano-allemande ne sera pas la plus facile à régler. Le *Times* ajoute que l'avantage est du côté du Danemark et qu'à côté des torts immenses faits à la Pologne, les griefs allemands dans l'affaire des duchés, sont un enfantillage.

Le *Morning Post* dit que la mort du roi de Danemark aura probablement pour résultat un arrangement à l'amiable entre la Diète germanique et le cabinet de Copenhague. Le nouveau roi rencontrera plus de sympathies dans les Duchés. Il serait absurde, fait observer le *Post*, qu'il favorisât davantage les Danois que ses compatriotes.

Francfort, 15 novembre.

L'Europe publie le texte officiel de la nouvelle et longue communication faite

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 18 NOVEMBRE 1863.

— N° 49. —

## LE FIDÉICOMMISS

CHAPITRE XXXII.

(Suite).

A table, la conversation roula librement sur les nouvelles du jour, et M. de Brude y déploya tant de facilité à parler de tout, qu'on eût dit qu'il possédait la plus parfaite connaissance de toute chose. C'est cette facilité à effleurer tous les objets possibles qui, par malheur, procure souvent au talent médiocre un si grand avantage sur le talent véritable; l'apparence est si trompeuse qu'elle peut abuser momentanément la perspicacité elle-même. Il n'est donc pas surprenant que le général et le colonel considérassent cet homme important comme un flambeau appelé à répandre une vive lumière sur le pays.

Cependant Isabelle et Richard échan-

gèrent un regard prouvant qu'ils appréciaient tout autrement le mérite de M. de Brude. Une expression un peu sarcastique se joua même sur les lèvres d'Isabelle lorsque le chambellan invoqua une couple de fois son jugement sur certains aperçus qu'il présentait comme neufs. Elle et Richard — car tous deux possédaient un coup d'œil fin et pénétrant — découvrirent bientôt que M. de Brude avait souvent recours à des larbins qui malheureusement n'échappaient pas à Isabelle. Tantôt c'était une phrase détachée d'une critique dramatique, tantôt toute une période empruntée à la feuille officielle, ou la moitié d'une autre dérobée à la presse libérale, toutes choses qui, en changeant de main, produisaient un bon effet; tantôt c'était un auteur moderne, tantôt un ancien qui lui fournissait ses matériaux. — En un mot, cette macédoine, quoiqu'irréprochable, offrait une mosaïque dont souriait malgré soi qui en connaissait les éléments.

Mais, dans une occasion, ce plagiat alla cependant un peu trop loin, et Isabelle ne put s'empêcher de dire : « il y a réellement une vérité aussi profonde que frappante dans les paroles que M. le chambellan vient de prononcer. »

« Je suis extrêmement flatté, mademoiselle ! répondit M. de Brude d'un air fort modeste. »

« Comment cela ? demanda Isabelle avec la plus aimable malice. Ce serait plutôt, je pense, l'écrivain cité avec tant de bonheur et d'à-propos qui aurait lieu d'être flatté. »

M. de Brude rougit; il répliqua cependant aussitôt :

« Je me sens toujours flatté au nom de

mes auteurs favoris. On voit Made-

moiselle à beaucoup de lecture.

« Oh ! pas tant ; mais, nme M. le chambellan, je tiens à honneur de ne pas rester en arrière de mon épée. »

Le chambellan n'aborda si que des sujets sur lesquels il était sûr que sa spirituelle voisine ne le trahirait pas. Isabelle lui avait paru, au pair abord, une femme des plus ravissées; cependant, il résolut de ne plus s'aper d'elle pendant le dîner.

« Isabelle, dit Richard, était placé de l'autre côté de la table, termets ? » Et il porta son verre à ses lèvres.

Le chambellan leva vivement les yeux et éprouva une sorte de jaloux de voir le lieutenant, auquel il ait adressé plusieurs fois d'une manière directe sans obtenir autre chose que des onces évanescentes, s'adresser si familièrement à la fière demoiselle; et, en effet, il vit de l'intimité dans le regard et le ton de Richard, et dans l'air dont Isabelle yondait.

Dans le courant de l'après-midi, le chambellan crut remarquer sans doute il ne fut pas le seul, que l'on dit du lieutenant envers sa cousine marquée au coin de cette attention qu'on ne peut que délicate qui, lorsqu'elle acceptée, passe pour l'indice de raps intimes. Le colonel lui-même s'apit, pour la première fois, qu'il y avait eu quelque chose qui dépassait de beaucoup la courtoisie habituelle, et qu'Richard fut son favori déclaré, il vit avec plaisir ce qui se passait. Tandis que M. de Brude faisait tous ses efforts pour que Isabelle dans une conversation sur des idées, celle-ci s'adressait souvent à Rrd pour lui donner des commissions grifiantes : tantôt elle demandait sa belle à ou-

vrage, tantôt un patron oublié sur une fenêtre; — en un mot, elle semblait tenir, pour le moins autant que lui-même, à rendre les apparences aussi claires que possible.

« Ils sont fiancés, sans doute ? » dit tout bas le chambellan à Hedwige.

Celle-ci, moins disposée encore qu'Isabelle à s'engager dans une longue conversation, répondit brièvement :

« On le dirait ! »

Puis elle s'éloigna sans façon.

M. de Brude, accoutumé à ce que l'on fit plus d'attention à lui, et, dépit surtout de la froideur d'Hedwige, résolut de lui montrer qu'il pouvait se passer de ses bonnes grâces. Il avait regardé comme très-désirable une alliance avec la famille du général de Denrath; mais il était trop convaincu de sa propre valeur pour vouloir s'imposer à une femme. Il n'avait pas encore fait de démarche décisive; il pouvait donc se retirer sans se compromettre, et la conduite de la jeune demoiselle à son égard depuis quarante-huit heures, mais surtout ce jour-là même, l'y avait fermement décidé.

Comme toujours, Hedwige était éclipsée de tous points par Isabelle, et le chambellan trouva même ridicule d'avoir perdu près d'un grand mois à s'occuper d'une petite personne si capricieuse. Mais la supposition qu'Isabelle était fiancée réprima dès le début la force d'attraction, évidemment fort grande, que l'entraînait de ce côté; cependant, afin de ne pas rester inactif, il pouvait tenter fortune auprès du numéro 3. Et le numéro 3 n'était vraiment pas dépourvu de certains petits attraits : il avait une conversation vive et légère sans être caustique, des manières affables et enjouées, un petit air

de distinction, et, ce qui valait mieux que tout cela, non seulement l'art aimable d'écouter avec goût, mais encore celui de savoir faire des questions qui donnaient au chambellan les occasions les plus heureuses de déployer, en y répondant, les richesses variées de son esprit. Cette connaissance était donc, sous tous les rapports, une des plus intéressantes qu'il se souvint d'avoir faites dans le monde féminin, et, avant la fin du premier jour, M. de Brude était déjà convaincu que si Virginie n'égalait en beauté ni Isabelle, ni même Hedwige, aucune des deux dernières n'avait cette raison nette et saine et cette bonté qu'il trouvait chez elle.

La soirée étant d'une beauté extraordinaire et l'air d'une agréable fraîcheur, le général proposa une promenade dans le parc. La société s'y dispersa en plusieurs groupes, et Richard trouva ainsi l'occasion de causer librement avec Isabelle. Les paroles échangées entre eux jusque-là étaient insignifiantes, quoique d'autres pussent croire le contraire.

« Isabelle, dit-il à voix basse et avec feu, tu as été aujourd'hui très-aimable à mon égard, mais plutôt, je le crains, par intérêt personnel qu'autrement. As-tu complètement pardonné ce que tu punis si durement hier soir ? »

« Un soupir et l'accent d'Isabelle, dès les premiers mots qu'elle prononça, prouvèrent qu'à la conversation frivole des salons succédait un entretien sérieux. »

« Je puis te pardonner et je te pardonne, répondit-elle; mais, Richard, cette découverte t'a nu à toi-même. »

« Comment ? Que veux-tu dire ? — Que désormais je ne puis plus avoir en toi la même confiance qu'auparavant. Il me semble que ton regard épie chacun